

# LILETTE LÉVEILLÉ A CRABOVILLE



par

Jordis



PARIS  
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

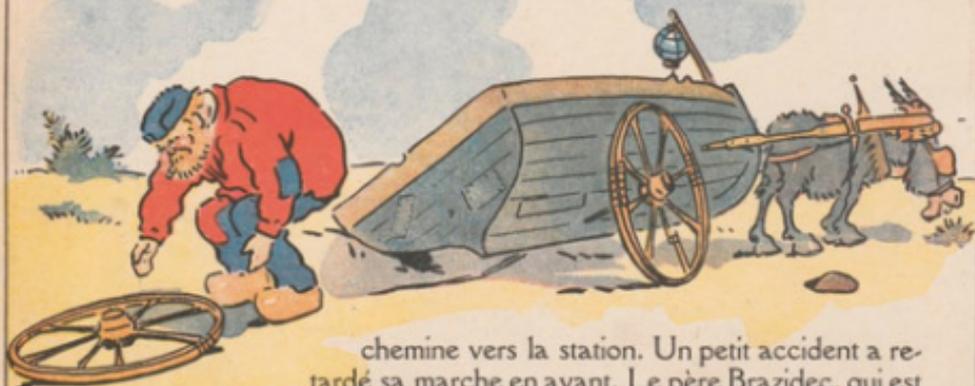


UN simple poteau, surmonté d'une enseigne, indique ce brave petit trou; car vous pensez bien qu'une gare serait tout à fait inutile pour ce village à quatre foyers, situé tout là-bas en Bretagne, au bord de la mer, à quelques kilomètres de la voie ferrée.

Un seul voyageur, ou plutôt une toute petite voyageuse, débarque au poteau Craboville. Lilette Léveillé arrive en droite ligne de Paris; elle vient pour la première fois à Craboville-Village, chez sa bonne mère nourrice où elle doit passer les vacances.

Le chef du train, chargé de la jeune personne, l'a lui-même fait descendre, puis installée vivement, avec armes et bagages, en plein air, auprès du poteau indicateur, sur le bord de la voie. Lilette est bien un peu déconcertée de se trouver toute seule en pays inconnu; mais, en jeune Parisienne qui n'ignore pas ce que c'est qu'attendre un omnibus, elle s'installe sur sa malle, et.... attend....

Pendant ce temps-là, le père Brazidec, mari de la nourrice de Lilette,



chemine vers la station. Un petit accident a retardé sa marche en avant. Le père Brazidec, qui est un loup de mer pas embarrassé, a conçu ces jours derniers, en vue de l'arrivée de Lilette, un canot-voiture dont il est l'ingénieux constructeur ; mais, de cahots en cahots, sur un terrain raboteux, une des roues s'est avisée de quitter le véhicule. Brazidec répare au plus vite l'accident, et il ne tarde pas à venir prendre notre voyageuse.

La mignonne fillette reste aussi étonnée que charmée du joli petit char de conte de fées et de Bourricoton, le limonier, non moins que du père Brazidec qui a de bonnes mains calleuses, et qui est si barbu.

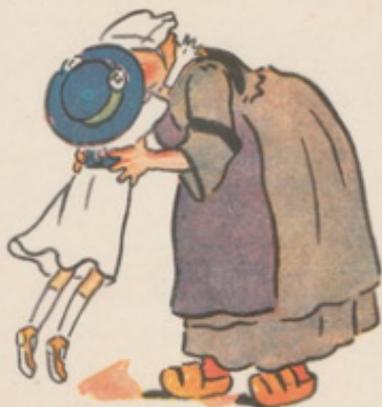
— Bonjour, Mam'zelle Lilette. Comme vous êtes quasiment la petite fille à maman Brazidec, je vais vous embrasser. — Mais certainement, M'sieu Brazidec, il faut m'embrasser : je ne demande pas mieux, moi.

Le brave marin s'étonne de tous les bagages d'une aussi petite fille ; mais il les range soigneusement à l'arrière de la curieuse voiture, installe Lilette à ses côtés, et... : En route, Bourricoton, vers la chaumière Brazidec.

Après avoir cheminé quelque temps à travers la campagne bretonne, l'on ne tarde pas à découvrir la mer ; et cette vue émeut tout de suite notre petite Parisienne. Mais voici autre chose de non moins intéressant.







Sur la route, tout près de la chaumière que Brazidec vient d'indiquer comme sienne, Lilette aperçoit quatre jeunes enfants qui, muets d'admiration, assistent à son arrivée, depuis plusieurs jours attendue, à l'« arrivée de Lilette ».

— Voici les mioches, dit le père Brazidec.

Lilette témoigne quelque surprise en examinant les petits Bretons ; mais leurs bonnes fi-

gures épanouies lui inspirent une grande sympathie ; et elle devine déjà combien elle va pouvoir dominer agréablement ses nouveaux camarades.

Maman Brazidec est sur le seuil de la chaumière ; et, en descendant de voiture, Lilette saute dans les bras de cette bonne nounou. Elles sont bien émues toutes les deux ; car, d'une part, la petite a encore le cœur gros d'avoir quitté ses parents, et, d'autre part, maman Brazidec a toujours conservé un souvenir bien tendre de cette petite poupée charmante qu'elle a nourrie, bercée et aimée à Paris.

— Mam'zelle Lilette, c'est pour nous un grand bonheur et un honneur plus grand encore de vous recevoir en notre pauvre chaumière.

— Voyons, maman nounou, fait Lilette, est-ce que tu rêves ? Il ne faut pas m'appeler Mam'zelle, mais par mon nom qui n'est pas difficile ; et puis, maintenant que c'est bien entendu, il faut tout de suite que je fasse connaissance avec les enfants.

A l'appel de leur mère, ils arrivent tous les quatre. Ils sont tellement émus et émerveillés de voir la belle petite Parisienne de tout près, qu'ils en tombent tout naturellement à genoux. Lilette apprécie assez ces marques d'admiration, mais, comme c'est une bonne petite fille, simple, elle met aussitôt tout le monde à l'aise, en s'enquérant des noms et des âges de ses compagnons.

Maman Brazidec se charge de la renseigner : — Voici Mar-Jannick, la plus vieille d'eux tous : elle aura dix ans aux pommes tombantes ; elle sait lire, puis filer sa quenouille, tout comme moi. Le

gars-là, c'est Lomic, votre petit frère de lait, ma belle petite Lilette : il a vraiment l'air d'un sauvage par rapport à vous.

— Mais non, dit Lilette gentiment, il est bien beau dans son genre, lui aussi.

— La troisième, c'est Annaïck (on dit Naïck) : je crois bien qu'elle aura ses sept ans aux fleurs de blé noir : c'est déjà une bonne petite. — A votre service, Mam'zelle Lilette, dit Naïck, qui en effet est une bonne enfant.

— Le tout petiot se nomme Jobic ; il marche sur ses cinq ans, mais ne manque pas de malice pour son âge.

Lilette embrasse de bon cœur tous les petits en *ick*, en leur disant : — Moi, vous le savez, j'ai huit ans, comme Lomic, et j'habite à Paris, dans une belle maison que nounou connaît. Voilà bien longtemps que je demandais à mes parents de venir vous voir ; mais ils disaient toujours que c'était trop loin. Alors j'ai pleuré, fait des scènes, si bien qu'il y a quelques jours papa a dit : « Lilette est grande « maintenant, on pourrait peut-être tout de même l'envoyer chez les « bons Brazidec, d'autant plus qu'elle est pâlotte, cette petite : l'air de « la mer lui ferait grand bien. Nous n'allons « jamais qu'à la campagne, ça la changera. » Alors, moi, j'ai été bien contente ; et je prenais un air triste et do-  
lent le plus possible.





Vous pensez si je me réjouissais de venir ici : je savais que j'y trouverais ma bonne nounou, la mer, du sable, des tas d'enfants, des bêtes, de tout, de quoi m'amuser ; et puis vous savez, les petits en *ick*, on va joliment en faire, de bonnes parties.

— Maintenant qu'on se connaît tous très bien, dit maman Brazidec, il serait peut-être temps d'aller prendre le petit déjeuner.

Lillette, qui a passé la nuit en chemin de fer, se sent grand'faim : aussi accueille-t-elle d'enthousiasme cette proposition ; et les enfants suivent Mar-Jannick qui est chargée de les servir, car il y a beau temps que les parents Brazidec ont pris le premier repas.

Lillette est installée à la place d'honneur. On a mis devant elle un bon gros torchon bien blanc avec une large écuelle à fleurs. Elle se demande ce qu'elle doit penser de la table rustique, des grands bancs, des pots profonds, du pain gigantesque et tout noir, sans parler des animaux de toutes sortes qui rôdent et ont aussi la prétention de prendre part au festin.

Voilà qui ne rappelle en rien la salle à manger de ses parents avec l'élégante table à thé chargée de pâtisseries délicates ; mais, comme tout cela est bien gai, bien amusant, elle ne tarde pas à rire ; après



quoi, elle se délecte du lait crémeux qu'on lui verse à profusion, et qui la réconcilie de suite avec le grand pot brun. Et puis ce pain noir ! mais il n'y a rien de meilleur. Mar-Jannick en taille des tranches longues comme le bras : elle a bien raison, c'est si bon. Lilette se dit déjà qu'elle en rapportera un tout semblable à sa maman.



Mais pourquoi donc ces deux petits diables de Brazidec sont-ils si agités ? Bien certainement c'est la joie de voir Lilette parmi eux ; tout de même, quelle tenue !!!

Voici Mar-Jannick qui met sa bouche toute de travers pour tailler le pain, et Lomic, le frère de lait, qui vous a une façon de déverser dans sa bouche grande ouverte, et sans aucune mesure, le contenu de son écuelle. Quant à Naïck, c'est le bras entier qu'elle plonge dans le pot à crème, cependant que Jobic, sous la table, cherche à attirer un lapin, tout en s'aspergeant maladroitement ; mais ça ne paraît pas le gêner.

Lilette pense à tous les bons principes reçus sur la façon de se tenir à table, et elle se dit que les petits en *ick* auraient fort à apprendre. Il est vrai que, si maman Brazidec voyait tout ce désordre, elle aurait vite fait de distribuer quelques taloches et réprimandes ;

mais ses trop nombreuses occupations ne lui laissent pas beaucoup de temps pour surveiller les enfants, et, dame ! la bonne éducation, ce sera pour beaucoup plus tard.

On se lève de table (ce qui est bien une façon de parler), mais





c'est alors seulement que les petits en *ick* commencent à manger les tartines ; car il paraît que ce n'est bon qu'en marchant : et il faut les voir engloutir des grands morceaux de pain. Lomic en a la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Mar-Jannick manque d'étouffer, tellement elle va vite. Naïck est encore plus gourmande, car elle lèche tout le beurre de sa tartine. Jobic a mis la sienne à l'envers, ce qui est aussi une bien vilaine façon de manger. Naturellement Lilette n'imité pas ces procédés, mais elle ne s'indigne pas non plus, et finit même par se dire que tous ses petits amis, pour être primitifs, n'en sont pas moins honnêtes et bien amusants.

— Et maintenant, propose Lilette, si on allait voir la mer ?

— Bien sûr, dit Lomic, on n'a qu'à sortir, c'est là tout près ; et puis il y en a plus loin, et partout il y a de quoi en voir.

Les enfants, se tenant par la main, courent sur les plages en jetant des cris sauvages que Lilette imite sans retard, car c'est une bien agréable façon d'exprimer l'enthousiasme, et elle se sent tellement heureuse de tout ce qui est si nouveau pour une petite Parisienne !

Combien elle admire de tous ses yeux la mer si vaste, si bleue, si prometteuse de jeux inconnus et variés, les grandes plages au sable doré où l'on peut faire de si bonnes cabrioles ! Et, sans plus attendre, elle se livre à des essais. Mais les petits Brazidec, beaucoup plus agiles

et exercés, lui en remontrent joliment sous ce rapport, et sous d'autres encore.

Voici, par exemple, Jobic qui capture des crabes dont il se fait un jouet qui semble si drôle que Lilette veut l'imiter; mais elle ne sait pas la façon de prendre ces animaux si bien armés pour la défense; aussi se fait-elle pincer très fort, ce qui lui fait dire: « En voilà un jeu bête! »

Tout en s'amusant ainsi, les enfants arrivent à un endroit de la grève où se trouvent des espèces de paniers bizarres qui intriguent tout de suite Lilette. Elle les regarde en tous sens, cherchant à en comprendre l'usage; mais, comme elle n'y parvient pas du tout, elle interroge ses compagnons.

— Pour quoi est-ce faire, cette espèce de grand panier? On dirait un mannequin de couturière.

Les petits Brazidec n'ont jamais entendu parler d'une chose pareille; mais ils se mettent tout de même à rire, comme s'ils avaient très bien compris la plaisante comparaison.

— Eh bien, pourquoi riez-vous? reprend Lilette, vous feriez bien mieux de me dire à quoi sert cette grande machine.

— Dame! répond Lomic, c'est une nasse.

Mar-Jannick ajoute: — Ça sert à prendre des crabes, des langoustes.

— Tiens, regarde, démontre Naïck, les langoustes, elles entrent comme ça.

Et en même temps elle se faufie la moitié du corps dans la nasse.

— Pourquoi donc entrent-elles dans le panier, réplique Lilette?

— Dame! parce qu'on met dedans de quoi les attirer: un vieux poisson, des os de viande, enfin des choses qu'elles aiment bien.

— Tiens, dit la petite Parisienne, si on jouait à faire les langoustes?





Tu vois, Naïck, toi, tu es un crabe, et moi, une langouste : alors, on entre toutes les deux dans la nasse en se pressant bien vite à qui atteindra la première cet alléchant poisson qui sert de proie. Il n'y en a pas, mais on fait comme s'il y en avait un.

Et les deux petites filles de se bousculer, au grand amusement des autres.

— Et, quand les langoustes sont entrées, questionne encore Lilette au bout de quelques minutes, qu'est-ce qui arrive ?

— Il arrive, répond Mar-Jannick, qu'elles ne peuvent plus ressortir.

— Mais moi, je veux m'en aller, crie Lilette.

Elle se débat et fait de vains efforts pour quitter cette souricière d'un nouveau genre. Lomic s'ingénie bien à l'attirer par la jambe, mais ne parvient jamais qu'à faire sortir un seul





membre, le reste du corps ne peut pas suivre; la nasse veut garder sa proie.

— Qu'est-ce que ça veut dire? hurle la pauvre prisonnière quelques instants après. Voilà maintenant que ça mouille: je suis toute trempée.

— Dame! bien sûr, font les autres : c'est la mer qui monte.



— Au secours! hurle Lilette. Je ne veux pas que la mer monte! Je veux m'en aller, ça mouille. Je suis rompue et pliée en deux.

— Au secours! répètent les enfants, impressionnés et comprenant enfin le danger.

Jobic, expédié en hâte, cherche partout le père. Pendant ce moment qui paraît bien long, les deux grands s'efforcent à tirer sur la nasse, mais ils ne parviennent pas à la déplacer, et la mer monte toujours, ce qui fait pousser des cris affreux aux prisonnières. Papa Brazidec arrive enfin tout courant.

— En voilà une idée, mes pauvres mioches, de vous fourrer là-dedans. Mais, quand on est si malin pour entrer, il faut l'être autant pour sortir.

Et, tout en riant des deux prises au piège, le brave homme ouvre

la nasse par devant, tout comme un vulgaire panier.

— Tout de même, mon Lomic, tu es un gros bêta, car il y a beau temps que tu devrais savoir comment on ouvre une nasse.

Mais Lomic, qui le savait sans doute, avait complètement perdu son sang-froid.

Vite remise de son premier contact avec la mer, Lilette achève gaiement sa première journée, en faisant avec les petits en *ick* mille bons projets pour les jours suivants. Lomic a proposé la pêche comme la plus grande attraction. Lilette, qui est un peu autoritaire, décide qu'en effet dès demain on pêchera, afin d'envoyer à bref délai un grand panier de poissons à ses parents : il en faut pour toute la famille et de quoi bien étonner oncles, tantes et cousins parisiens.

— Maintenant, mes enfants, annonce maman Brazidec, il est l'heure d'aller vous coucher.

Personne ne proteste, car déjà quelques yeux se ferment, et Lilette elle-même laisse languir la conversation.

La jeune voyageuse n'a pas encore eu le loisir d'examiner sa chambre, et, même à cette heure où il lui serait facile de le faire, elle a bien d'autres choses en tête. Elle est surtout très intriguée de savoir où peuvent bien coucher tous les autres. La chaumière n'est pas grande, elle l'a bien explorée, et cependant elle est certaine de n'avoir vu de lits nulle part; elle a très bien remarqué les quantités d'armoires, le buffet, la grande horloge, des bancs, des coffres, des chaises; mais, pour des lits, il n'y a pas de lits, à moins qu'ils ne soient très pliants et qu'on ne les descende chaque soir du grenier: c'est une supposition bien parisienne et qui ne satisfait pas trop Lilette.

Tout en se déshabillant, elle entend grand bruit dans la pièce voisine. Sans doute alors que les enfants nichent par là!

— Il faut que je voie ça.

Et notre petite curieuse, en sa iongue



robe de nuit, bougie en main, pénètre dans la première chambre.

Le spectacle en vaut la peine.

Les armoires que Lilette avait remarquées viennent de s'ouvrir, et les enfants y grimpent à qui mieux mieux : tels de jeunes singes cherchant leurs perchoirs.

— Qu'est-ce que vous faites-là, les mioches ? dit Lilette. Pourquoi entrez-vous dans les armoires ?

— Mais nous sommes dans nos lits.

— Dans vos lits ! Vous m'en contez de bonnes. Je vois tout de même bien que ça ne ressemble pas à des lits, c'est des armoires.

— Dame ! si, fait gravement Mar-Jannick ; c'est comme ça les lits de chez nous. Il y a une bonne paille, du duvet, des oreillers ; c'est bien commode tout de même.

Lilette s'approche de très près pour mieux voir, et elle est bien obligée de constater que ces grandes armoires sont de vrais lits, et,

chose encore plus curieuse, qu'il y a deux lits l'un sur l'autre. Les filles sont au premier, les garçons au deuxième. Il n'y a donc pas qu'à Paris qu'on habite des étages ; mais, à Craboville, c'est d'une tout autre façon.

Lilette, toujours bougeoir en main, explique à ses nouveaux compagnons qu'elle, à Paris, couche en un beau lit tout blanc avec de belles

boules en cuivre, mais que c'est un lit en pleine chambre, pas renfermé





dans une boîte. Maintenant c'est au tour des petits Bretons à ouvrir de grands yeux et à demander des explications.

En entendant ces discours bruyants, maman Brazidec arrive avec sa chandelle pour mettre bon ordre à cette jeune turbulence. Il en est temps, car voici Lomic et Jobic qui commençaient à se battre, afin de mettre tous les deux la tête le plus possible dehors pour mieux écouter Lilette.

La petite Parisienne quitte les enfants et songe tout à coup qu'elle ne peut se coucher avant d'avoir écrit à ses parents ; car, la nuit venant, elle se sent toujours le cœur un peu gros de la séparation.

#### LETTRE DE LILETTE

« Mes chers et bons parents,

« Je suis bien arrivée à  
» Craboville. Dans le train,  
» la dame à qui vous m'a-  
» viez confiée s'est bien oc-  
» cupée de moi ; et puis le  
» monsieur, chef du train,  
» aussi. J'ai vu des tas de pays  
» dont je ne me rappelle plus le  
» nom.

« A Craboville, père Brazidec  
» m'a fait monter dans un très  
» beau char un peu semblable à  
» ceux que papa appelle, je crois,  
» chars romains. Il était traîné par  
» un âne aux oreilles plus touffues  
» que ceux du jardin d'acclimata-  
» tion. Maman nounou m'a bien  
» embrassée, et tous m'ont beau-  
» coup admirée. Je leur ai raconté





» un peu Paris. Il fallait voir la bonne tête que faisaient surtout les  
 » enfants, quand je leur disais les autos et les avions. Les petits  
 » Brazidec sont gentils et drôles comme tout: je vais joliment m'amuser  
 » avec eux. Craboville est le plus beau pays du monde. Il y a des  
 » poissons, des crevettes, des coquillages, beaucoup de sable. J'ai déjà  
 » eu une petite aventure dans des paniers à homards; mais ça va  
 » très bien. Je mange du pain tout noir et délicieux dans des grands  
 » bols à lait.

» Mar-Jannick et les autres dorment dans des armoires tout à fait  
 » curieuses: c'est des lits clos que ça s'appelle.

» Je vais me coucher. Je vous aime bien et voudrais vous  
 » embrasser. »

LILETTE.



Lilette ayant terminé cette belle  
 lettre, fait cette fois le vrai tour de sa  
 chambre que la bonne maman Brazidec  
 a organisée de son mieux, mais que la  
 fillette examine tout de même avec  
 un très grand étonnement. Voici le lit:  
 ce n'est autre qu'une petite plate ma-  
 rine, petite barque qui a longtemps  
 servi au père Brazidec pour aller poser  
 ses casiers à homards. Ce brave marin



a surélevé la coque à l'aide d'ingénieux petits pieds. Maman Brazidec a tenu à mettre des rideaux à ce petit lit, et une voile un peu ancienne, mais proprement lavée, a très bien simulée des rideaux à carreaux de toutes nuances. Le sommier est une bonne couche de varech bien séché au soleil; il y a par dessus un douillet matelas de plume, avec cela des draps bien blancs, et voilà de quoi faire un dodo suffisant pour une petite fille.

Lillette se glisse dans son lit, mais elle y est bientôt gênée et inquiétée par toute la gent lapine ainsi que par quelques poules égarées qui ont l'intention de passer la nuit dans son voisinage.

Peu à peu cependant tous ces animaux s'organisent eux aussi pour la nuit: le calme se fait, et la petite s'endort paisiblement dans son lit-bateau.

Au matin, Lillette est éveillée de belle heure par tous ses compagnons de chambre: les lapins ont exécuté des galopades et des courses sans fin autour du lit qui les intrigue fort; les poules vaquent à leurs occupations tout en poussant des crott, crott, crott fort gentils mais bien un peu matinaux. Petite Lillette en s'habillant trouve des œufs blancs et frais au pied de son lit: elle songe que Pâques est passé et que ce n'est par conséquent plus le temps des surprises de ce genre.

Tout en procédant à sa toilette, elle fait la conversation au travers de la porte avec les petits en *ick* qui lui racontent qu'il fait très beau temps et que Lomic a déjà organisé des lignes: on va aller à la pêche. Lillette achève bien vite de s'habiller pour aller rejoindre les autres.

Comme il ne lui manque plus que son chapeau, elle grimpe sur une chaise pour prendre sa cloche à larges bords destinée à l'abriter des rayons du soleil marin, car sa maman lui a bien recommandé de ne jamais sortir tête découverte, par crainte d'une mortelle insolation.



Donc Lilette tend le bras pour prendre son couvre-chef.

Mais son geste contrarie une grosse poule grise qui avait déjà élu domicile dans le chapeau-cloche et y avait même déposé un œuf à côté d'un autre. La poule dérangée s'en va en protestant, tandis que la petite reçoit sur la tête une omelette ou des œufs brouillés de quoi retarder encore une jeune personne cependant bien pressée de partir pour la pêche.

Après avoir copieusement déjeuné d'un bon petit café à la crème, les enfants, sous les ordres de Lomic qui est aujourd'hui grand organisateur, quittent la maison, munis de différentes lignes et de nombreux appâts destinés à prendre une très grande quantité de poissons ; car Lilette a dit : « Il me faut absolument envoyer un très beau poisson à maman pour dimanche : je sais que ce jour elle aura un grand dîner ».

Les autres ne demandaient pas mieux que de faire plaisir à Lilette, et tous partent pour la pêche avec une très grande confiance.

Sur la plage, Lomic met les lignes au point. Un gros bouchon maintiendra sur l'eau ses dangereux engins qui s'annoncent terribles aux poissons, si l'on en juge par les énormes crochets qui représentent les hameçons.



Lomic a décidé que, quant à faire, il valait mieux prendre des grosses pièces.

Perchés sur un petit rocher, les enfants jettent leur lignes.

— Attention, les filles, dit Lomic, vous allez embrouiller toutes les lignes à vous

remuer comme des araignées de mer.

Il faut une grande patience pour pêcher; et, comme au bout d'une demi-heure, il n'y a toujours rien de nouveau, les enfants s'impatientent, et les conversations

commencent, malgré la défense de Lomic.

— Qu'est-ce que c'est que les beaux bateaux qu'on voit là-bas ? dit Lilette.

— C'est des bateaux de pêche, répond Naïck; je vois même celui à mon papa.

— Alors, pour pêcher il faut donc des bateaux ?

— Dame! fait Lomic, c'est bien sûr mieux, c'est plus sérieux, on va au-devant du gros poisson.

En attendant, les enfants sont toujours sur leur rocher : Ça ne mord jamais, et les disputes ne tardent pas à éclater.

— Vous êtes assommants, tas de mômes, déclare Lomic, on ne peut pas pêcher avec les bavards. Je sais bien, moi : quand je vais





à la pêche avec le père, il ne me laisse seulement pas ouvrir la bouche. Bon ! voilà que toutes les lignes des filles sont embrouillées : je l'avais bien dit. Débrouillez-vous, les filles ; moi, je vais seulement aider Lilette qui n'est pas au courant. Et puis voici maintenant Jobic, ce petit serin, qui croit que ça mord et qui s'obstine à tirer. Tu ne vois donc pas que c'est sur les cheveux de Naïck que tu t'acharnes ? Pourtant Naïck se fâche et pousse des cris perçants.

— Lomic, dit tout à coup Lilette, tu as dit tout à l'heure que c'était bien mieux de pêcher dans les bateaux : pourquoi n'irions-nous pas en bateau, nous aussi ? d'abord ce serait bien plus amusant que de rester piqués comme des bêtes sur notre coin de rocher.

— Mais nous n'avons pas de bateau, Lilette. Un jour nous demanderons à papa de nous emmener.

— Non, c'est aujourd'hui que je veux pêcher ; et moi, je sais bien où en trouver, des bateaux ; nous aurons même chacun le nôtre, car j'ai vu tout à l'heure, en passant sur la plage, des espèces de petits bateaux à une seule place. Du





reste, on les voit d'ici.

Mar-Jannick proteste avec indignation: — Ce n'est pas des bateaux, Lilette, mais les cuveaux à lessive de notre mère; elle les a mis là ce matin pour les nettoyer, afin de faire sa coulée demain.

— Bien sûr, je vois comme toi que ce n'est pas des bateaux, mais je dis que ça peut faire des bateaux. Je sais bien, moi, puisque mon papa est ingénieur.

Voilà un argument qui décide vite les petits en *ick*; et maintenant c'est à qui ira le plus vite se choisir un baquet. Heureusement il y en a pour tout le monde: pas besoin de se battre; il n'y a qu'à faire son choix. Mar-Jannick marche en avant, son cuveau sur la tête; Lomic vient ensuite de même avec le sien; puis Lilette, qui ne se risque pas à en faire autant, car elle ne se sent pas le crâne aussi solide que les petits Bretons: elle est obligée de s'arrêter souvent; elle a même déjà roulé deux ou trois fois avec son baquet. Fermant la marche, plus loin, voici Naïck et Jobic: ces deux petits vont comme ils peuvent, et ce n'est pas brillant. Ils ont de temps à autre des abordages fortuits qui leur font faire des culbutes un peu douloureuses; mais il faut marcher quand même, car Lomic a dit: — Apportons tous nos bateaux près du rocher; ce sera plus commode pour les lancer à la mer.

Les enfants se hâtent donc vers l'endroit indiqué; ils y arrivent non sans peine. Cependant on s'aperçoit que Jobic manque à l'appel. On court à sa recherche, et on le trouve un peu en arrière, absolument enfoui sous sa future frégate. Par bonheur il a fait





nafrage sur le sable; aussi le sauvetage ne souffre-t-il aucune difficulté.

Quand ils sont tous réunis auprès du rocher, Lomic entreprend le lancement des embarcations, ce qui ne se fait pas sans efforts et sans quelques échouages malheureux: alors tout est à recommencer.

Enfin voici Mar-Jannick, Lillette et Naïck mises à flot. Les garçons ont vite fait de se joindre à elles, et Lomic amarre solidement toute sa flotte au sien vaisseau-amiral. Lui seul a des rames, mais cela suffira à donner la marche en avant pour tous les bateaux.

Naïck et Jobic sont insupportables; ils ne peuvent arriver à comprendre qu'il ne faut pas déplacer le centre de gravité, et ils se penchent en avant, en arrière, de façon inquiétante.

— C'est impossible de faire quelque chose de bien avec les mioches, gronde l'amiral. Regardez quelle allure ils donnent à mon escadre!

Lomic a vu souvent l'escadre évoluer dans les parages de Craboville, mais il se souvient aussi de la bonne tenue de chaque vaisseau.

Pendant, la marée arrivant, on s'éloigne de plus en plus du rivage. Lomic déclare le moment venu de jeter les lignes:

— Attention, les enfants, du calme! En lançant votre ligne, prenez garde de ne pas la suivre.

Voilà Naïck qui justement éprouve le besoin d'interpréter l'ordre tout à l'opposé. Mar-Jannick a toutes les peines du monde à la remettre d'aplomb.



— Et maintenant, défense à Naïck de faire un mouvement !  
tonne Lomic en furie.

Lilette a une tenue irréprochable : elle obtient les compliments du vaillant amiral : — Ça ne m'étonne pas, fait-elle, modeste, mon grand-papa était officier de marine.

— Veillez bien, dit Lomic après quelques instants de silence ; ça ne mord pas encore, mais ça va bientôt mordre, car nous sommes dans le parage des bateaux de pêche. J'aperçois droit devant nous quelque chose qui m'intrigue : si j'avais une longue-vue, je vous dirais tout de suite de quoi il s'agit. C'est noir comme le diable, et d'une taille qui m'étonne.

— Je vois bien, moi aussi, dit Lilette, et je devine que ce grand machin noir tout remuant doit être un poisson de grand dîner,





comme pour banquet ; il faut absolument que nous pêchions ce beau turbot-là pour l'envoyer à maman.

— Ça mord, dit Jobic.

— Ça mord aussi, annoncent Lilette et Lomic.

— Ça mord, que je crois bien, fait Mar-Jannick, prudente.

— Ça va mordre, ajoute Naïck.

— Que faut-il faire ? crient tous les enfants. Suivons le mouvement ; il n'y a rien de mieux : nous fatiguerons la bête.

Mais le grand poisson n'a pas l'air de se fatiguer : après un instant d'arrêt causé par la surprise, il commence à entraîner à sa suite les enfants, à une allure encore inconnue jusqu'ici à la flotte des petits baquets.

Malgré tout l'agrément d'une course aussi rapide, l'amiral Lomic commence à se sentir quelque inquiétude : il se demande si son devoir de chef est de continuer la lutte ; mais Lilette pousse des cris d'enthousiasme qui indiquent sa résolution d'aller jusqu'au bout d'une pêche qui s'annonce si fructueuse.

Tandis que ces



acharnés poursuivent leur proie, le père Brazidec veille et observe. Tout en pêchant, il a aperçu des petits points noirs s'éloignant de plus en plus de la côte. Qu'est-ce que ça peut bien être ?

Il les compte : il y en a cinq. Voilà un nombre qui lui donne à réfléchir, à cause de la marmaille : il se méfie toujours un peu de ces diables d'enfants auxquels Lilette est encore venue ajouter un élément nouveau et des plus inquiétants pour la sécurité des parents.

Donc le père Brazidec ne quitte plus des yeux ces points noirs qui évoluent là-bas. Tout à coup son étonnement grandit : il remarque la rapide allure avec laquelle les objets signalés gagnent la pleine mer. Il ne s'explique pas du tout ce changement si brusque de vitesse ; il n'a jamais vu chose pareille. Aussi, sans plus attendre, se décide-t-il à se rendre compte de ce phénomène. Il détache sa barque de son grand bateau, et le voici



qui de toute la force de ses bras se rapproche de ce qui l'inquiète si fort. Au bout de quelque temps, il parvient à distinguer des têtes d'enfants émergeant tout juste au-dessus de la mer ; il a vite fait de reconnaître ces moussaillons de malheur et de deviner leur audacieux projet.

— Un marsouin ! Les enfants poursuivent un marsouin ! Ils sont fous, ces petits garnements-là.

Le père Brazidec est tout couvert d'une sueur froide causée par l'épouvante ; lui, qui n'a jamais connu la peur, se demande avec



effroi s'il arrivera à temps pour sauver les imprudents. Enfin le voici tout près, et d'une voix sans réplique : « Lâchez tout ! »

Il en est temps, car les petits baquets n'en peuvent plus, et les enfants courent le plus grand danger.

Le marsouin a continué sa course en emportant toutes les lignes. Lilette, bien qu'elle ne soit plus en danger, a les larmes aux yeux : Pourquoi le père Brazidec n'a-t-il pas commencé par capturer le beau

poisson pour grand dîner ?

Mais le brave marin a bien assez à faire en tirant les enfants de leur mauvaise situation ; et, comme Lilette lui a été confiée, il veut la prendre la première ; du reste, pendant ce sauvetage, les petits se cramponnent énergiquement à la barque paternelle.

— Ouf ! les voilà tous sauvés.

Le bon Brazidec en est maintenant tout tremblant d'émotion ; cependant il ne faut pas montrer de faiblesse ! en conséquence, il administre à ses marmots taloches et réprimandes pour les dégoûter à tout jamais de la grande pêche.





Le retour à la maison est, bien entendu, très piteux : les enfants sont trempés jusqu'aux os et transis de froid. Bien sûr, le débarquement ne vaut pas le triomphant départ du matin. Toute l'escadre a vraiment une attitude si lamentable que maman Brazidec arrête là ses gronderies et toutes les pénitences exemplaires que son inquiétude lui avait inspirées.

— Je vais toujours fourrer au lit tous ces moutards avec une chemise sèche et une bonne bouteille d'eau chaude à leurs pieds ; voilà ce qu'il leur faut de mieux pour l'instant.

Et maman Brazidec s'agite tant et plus pour arriver à mettre au chaud toute sa nichée. Tour à tour elle gronde, elle embrasse : « Que voulez-vous ? elle a été si inquiète ! »

À présent il faut songer aux costumes qui sont tout trempés d'eau de mer. Elle les



— passe soigneusement à l'eau douce, puis, dans la cheminée, fait un grand feu de bois devant lequel elle organise une grande corde pour sécher le plus rapidement possible tous les effets.



— Bon ! voilà maintenant tous les enfants qui éternuent. Mais aussi, qu'est-ce que tu viens faire là, Naïck ? Veux-tu bien rentrer dans ton lit, ou je te donne du balai.

— Maman, c'est Mar-Jannick qui m'envoie dire qu'on a tous faim.

— Pour ce qui est de manger, vous n'aurez que de la tisane. Plutôt, que je vais vous charger l'estomac, alors que vous êtes tous enrhumés, à preuve que je n'entends que des éternuements à secouer toute la maison !

Maman Brazidec s'ingénie à porter à tous ces petits monstres de la tisane des quatre fleurs qu'elle leur fait avaler bouillante ; mais les réclamations et les cris « J'ai faim » s'élèvent de tous côtés, et elle consent à leur donner un peu de lait bien chaud. Comme elle a le cœur tendre et la main généreuse, les enfants n'ont bientôt plus à se plaindre, car ce sont de grands bols de lait pleins qu'elle leur apporte successivement. Pendant ces allées et venues, elle est suivie par ses poules qui marquent le pas derrière elle. Au besoin, elles pourraient être bien commodes pour faire un bon lait de poule, justement très réputé contre la bronchite.

Le lendemain les enfants Brazidec ne se ressentent plus de leur fameuse aventure ; cependant Lilette continue à garder un bon rhume et à donner les signes d'une certaine tristesse : aussi maman nounou ne veut pas la laisser se lever comme les autres. « Une petite Parisienne, c'est fragile ; il lui faut donc des soins bien plus délicats qu'à mes petits sauvages, et puis je me souviens encore que, à l'âge de six mois, cette chérie avait enduré une





mauvaise bronchite. » Maman Brazidec s'excuse ainsi de dorloter tout particulièrement sa petite pensionnaire.

Lilette est triste : pourquoi donc ? Elle ne tarde pas à confier le sujet de son chagrin à son frère Lomic.

— J'ai beaucoup de peine, parce que nous n'avons pas rapporté avec nous le beau turbot-marsouin qui aurait si agréablement émerveillé mes parents.

— Mais, ma petite sœur Lilette, console-toi, dit Lomic : un marsouin, c'est une sale bête ; papa a dit que c'était plus dur que le cuir de ses vieilles bottes.

— N'empêche, dit Lilette pas convaincue, qu'il aurait joliment bien fait pour le coup d'œil. »

Alors les bons petits en *ick* s'ingénient tout le jour à distraire de sa peine leur belle petite amie ; on parle encore un peu avec un certain enthousiasme de la grande pêche ; puis Mar-Jannick lui

raconte des histoires, tout en filant sa quenouille, des histoires tristes, mais qui intéressent tout de même

beaucoup la jeune Parisienne, car les récits bretons ont tout le charme des contes de

fées. Jobic et Naïck font comparaître des bêtes pour la faire rire : la petite maladie de Lilette s'achève donc ainsi dans une douce gaieté.



Les jours suivants, maman Brazidec ne permet pas aux enfants de sortir ; le temps n'est pas très beau, mais surtout elle craint très fort désormais les périlleuses inventions de toute sa troupe. Les enfants, ne sachant plus que faire, deviennent bientôt insupportables.

Alors la maman a l'excellente idée de leur proposer de faire des crêpes, puis les manger : voilà, par exemple, une bonne chose ! Les enfants s'activent à qui mieux mieux autour de la bonne paysanne qui ne s'en gêne pas trop et manie sa pâte avec toute la dextérité voulue : une grande mesure de farine, six œufs et autant de lait qu'il est nécessaire pour obtenir une pâte claire, consistante et onctueuse ; ne pas oublier quelques grains de sel et une forte pincée de sucre. Lilette prend des notes, afin d'envoyer la recette à sa maman.

— Maintenant nous allons commencer les crêpes, dit la maman : Jobic, attise le feu ; Naïck, passe-moi le beurre ; Lomic, continue à tourner doucement la pâte. Dis donc, Mar-Jannick, tu ferais mieux d'aider ta mère que de prendre un air si bête en tordant tes mains comme des pattes de chien : tu ne sais donc rien faire, ma grande niaise ?

Les crêpes, toutes dorées et fines comme dentelle, commencent à couronner un plat ; mais soudain maman Brazidec est appelée au dehors pour une commission pressée.

Mar-Jannick, blessée de l'observation maternelle, s'empare d'autorité de la poêle. — Vous allez voir, vous autres, si je ne vais pas faire aussi bien que notre mère.

En effet, Mar-Jannick vient de fabriquer une crêpe épaisse comme le doigt. — Regardez bien : je vais maintenant la faire sauter, et beaucoup plus haut





que tout ce que vous avez jamais vu.

En disant ces mots, la petite donne un tel élan à sa poêle que la crêpe saute presque au plafond, mais retombe et vient se plaquer sur la figure de l'imprudente qui n'a pas su tendre adroitement sa poêle pour la recevoir.

Mar-Jannick pousse des cris d'écorché : la crêpe toute chaude lui fait l'effet d'un brûlant cataplasme ; et, à tout prendre, elle aurait bien mieux aimé se la mettre dans l'estomac.

Ce mauvais début ne décourage pas les enfants ; Lilette a déclaré : « Nous allons tous nous y mettre, ça ne doit pas être bien malin. » En même temps, elle transporte elle-même le grand pot de pâte plus près du foyer ; puis, donnant ses ordres, elle décide que Mar-Jannick tiendra la poêle, Naïck mettra le beurre ; les garçons veilleront au feu. — Pour moi, ajoute-t-elle, je verserai la pâte : c'est le plus difficile.

Mais la discorde ne tarde pas à éclater entre les collaborateurs qui tous en même temps veulent tout commander et tout faire. Lilette change encore une fois de place le grand vase rempli de pâte, et, comme en opérant



ce mouvement, elle pied sur la queue de elle en ressent un si dame ! la pâte sort récipient et vient se sement sur la tête de nick, en volant au



secours de Lilette, marche sur la queue de la poêle, et celle-ci est projetée avec violence sur la figure de cette sottise de Naïck qui semblait n'attendre que ça.

Cette petite sort de cette brusque embrassade toute noire et un peu brûlée; mais elle a aussi une si drôle de figure que les autres se mettent à rire. Cependant Lomic ne ferait pas mal de se regarder lui-même, car il a une fameuse calotte de pâte qui lui va joliment bien; et, comme, avec ça, il n'a pas lâché le soufflet, il a tout l'air d'être un beignet qui voudrait lui-même activer son feu avant de se mettre à cuire. Mais Lilette ne s'arrête pas longtemps à regarder ces drôleries: elle réfléchit combien elle a dû faire mal à son pauvre petit Jeannot lapin.

— Mar-Jannick, aide-moi, je veux soigner mon petit lapin; il faut lui mettre un bandage sur l'endroit écrasé.

— Dame! ma pauvre Lilette, ce ne sera pas bien commode, mais voilà toujours un bon morceau de toile, et je m'en vais, si tu veux, essayer de l'embobiner avec.

— Non, non, fait Lilette, tu n'y entends rien; il faut que tu me tailles des petits bandages; pendant ce temps-là, je maintiens le malade, je l'encourage et lui tâte le poulx. Je suis sûre que ce pauvre Jeannot a la fièvre, car son cœur et son estomac battent bien fort; si on avait un peu de quinquina à lui donner, je crois qu'on le sauverait; mais voilà, à la campagne on manque de tout.

Quoi qu'il en soit, à force de patience, Lilette et Mar-Jannick sont parvenues à faire un bien joli petit bandage à la queue du lapin ; c'est ce qu'on appelle le genre poupon, et c'est tout de même l'idée de Mar-Jannick qui a fini par être adoptée.

Jeannot ne comprend rien à tous les traitements qu'on vient de lui faire subir, car enfin il n'a pas du tout mal, et il est incapable de deviner pourquoi on lui a posé une espèce de petit chiffon en bande qui lui tient lieu de queue. Bien sûr, ça lui donne un grand prestige auprès de ses camarades qui l'examinent, c'est le cas de le dire, comme une bête curieuse : il y gagne d'abord une certaine considération, mais qui ne tarde pas à tourner en raillerie, parce qu'une poule fait stupidement remarquer que c'est peut-être bien un œuf que Jeannot promène ainsi en triomphe, et que, après tout, un œuf est sûrement le produit le plus beau de la gent animale. Cette remarque faite à haute voix a provoqué la jalousie et la mauvaise humeur des lapins qui se vengent sur l'infortuné en le traitant d'emplumé, de frère ennemi, et de toutes sortes de noms si vilains que je ne vous les répéterai pas : un lapin en colère perd immédiatement toute modération.

Il fait si beau que maman Brazidec ne peut retenir plus longtemps les enfants à la chaumière, et puis Lilette réclame : elle voudrait se baigner, elle est venue à Craboville, chez sa nourrice, surtout pour cela.





Au fait elle a raison, cette petite; et, à la condition que tous ces monstres lui fassent de grands serments de sagesse et de prudence, maman nounou donne toutes les permissions.

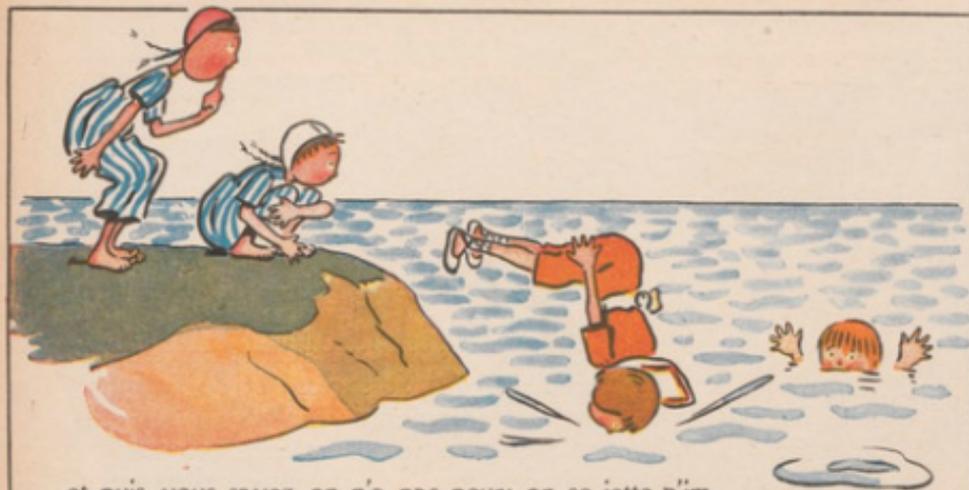
Depuis le matin, les enfants préparent leurs costumes de bain; Lilette est assez fière de son joli petit complet rouge qui lui donne l'air d'une crevette cuite, mais tout de même bien vivante. Mar-Jannick et sa sœur se contenteront de vieilles jupes avec des petites camisoles; et, pour les garçons, il n'y a rien de plus simple que la confection d'un costume de bain.

Au départ on se donne sagement la main; du reste, tous les départs commencent comme cela. On se baignera gentiment en vue de la chaumière, afin que maman Brazidec puisse donner un coup d'œil.

Lilette, pour ses débuts, entre bravement dans la mer; et ce diable de Lomic trouve le moyen de faire jaillir de grandes éclaboussures qui viennent aveugler Mar-Jannick. Cette petite Naïck, qui n'a décidément guère de chance, se fait pincer le pied par un crabe, tandis que Jobic s'étale avec son bateau; mais ce sont là des incidents peu marquants, et bientôt on songe à faire mieux.

— Venez donc, les filles, s'écrie Lomic, on va grimper sur la falaise, et vous allez nous regarder plonger et nager, Jobic et moi; on fait ça aussi bien que des poissons, papa le dit souvent;





et puis, vous savez, on n'a pas peur; on se jette n'importe comment, en se tenant bras et jambes, ou bien encore en piquant une tête comme si on allait disparaître pour toujours. Voilà de quoi vous épater, les filles; regardez-nous bien pour apprendre. Et, joignant le geste à la parole, Lomic ainsi que son frère s'élancent en faisant toutes sortes de pirouettes bien intéressantes à regarder. Lilette et les deux autres sont dans une admiration qu'elles ont peine à dissimuler.

Les démonstrations de Lomic continuent: — Vous voyez, vous autres: on plonge, on revient, on fait le bateau à vapeur; regardez: la vapeur jaillit de la chaudière qui est ma bouche; le gouvernail, c'est mes pieds avec lesquels je dirige tout à mon gré, et ce n'est pas plus difficile que ça.

Jobic annonce: — Pour moi, je suis le cachalot, un grand animal, poisson-baleine, et qui fait le jet d'eau par son nez. Je vais aborder le voilier que vous voyez et le faire sombrer, si je veux.

Lomic ne tarde pas à se montrer jaloux de l'intérêt que suscite son frère



par ses histoires de cachalot, qui ont laissé les trois filles la bouche ouverte. Il lui cherche querelle. — Va-t'en de là, petit crabillot : tu gênes mon vapeur.

— Non, je ne me pousserai pas ; mon cachalot se plaît dans ces eaux tranquilles, et puis, comme je suis un grand animal terrible, je suis le plus fort, et tu ne dois pas m'embêter.

Mais le vapeur à transformations s'est retourné, et il décoche un coup de gouvernail, c'est-à-dire un vulgaire coup de pied à l'infortuné cachalot qui en perd immédiatement tout son prestige.

— Tout de même, dit Lilette, est-ce que nous allons rester longtemps là comme des bêtes à regarder des enfants plus jeunes que nous, et sans essayer d'en faire autant ?

— C'est contraignant, bien sûr, opine Mar-Jannick, mais nous ne savons pas nager, nous autres.

— Ce ne doit pas être bien malin, affirme Lilette, il n'y a qu'à remuer les bras et les jambes, ou bien à s'asseoir comme dans un fauteuil ; on fera toujours aussi bien que ce tout petit Jobic. En tout cas, moi, je n'hésite plus : je m'élançe, et qui m'aime me suive.

Lilette se précipite, la tête la première, et elle est immédiatement suivie par les deux sœurs. Cependant les garçons s'époumonnent à crier : « Pas ici, les filles : il y a beaucoup trop d'eau pour vous : vous n'aurez pas pied ; vous allez vous noyer. » Mais ces sages conseils arrivent trop tard : ces demoiselles n'entendent déjà plus, et pour cause.



Elles luttent désespérément sans pouvoir réussir à mettre la tête hors de l'eau. Les deux frères, vivement grimpés sur la falaise, distinguent bien quelques paires de jambes et de bras, mais tout cela pêle-mêle et d'une prise difficile, surtout pour des jeunes garçons inexpérimentés;

aussi assistent-ils au désastre en se bornant à pousser des cris d'oie sauvage, qui ne tardent pas à attirer le père Brazidec toujours un peu aux aguets. Le brave marin ne perd pas de temps en vains discours ou explications superflues. A portée de sa main est une longue gaffe: il s'en empare, et, grâce à cette bonne perche, il attire Lilette par le fond de ce joli petit costume rouge qui a l'avantage, étant tout neuf, d'être solide. Pendant ce temps, Loumic et Jobic, sous la direction du père, contribuent eux aussi au sauvetage.

Enfin voici les trois infortunées sorties de l'eau, mais ce ne sont plus que trois corps sans mouvement et, en apparence, sans vie. En les voyant dans cet état, Lomic et Jobic poussent des clameurs désespérées, suivies d'appels les plus tendres à faire pleurer d'émotion un rocher.

— Lilette, ma sœur de lait bien aimée! Naïck, ma toute petite sœur! Mar-Jannick, notre bonne aînée! ouvrez les yeux, vous nous faites si peur!

Les fillettes ne répondent pas à ces supplications. Que faire? Dans cette situation critique, le père Brazidec n'a pas perdu son sang-froid: il fait appel à ses souvenirs. Bien souvent il a eu l'occasion de porter secours à des noyés; aussi, sans attendre une seconde, sans même songer à quitter son inséparable pipe, il saisit Lilette, et pratique la respiration artificielle.

Faites comme moi, dit-il, en même temps aux garçons, regardez-bien:







la vie de vos sœurs est entre vos mains. Les braves enfants obéissent aussitôt.

Le père Brazidec étend Lilette sur le dos tout de son long ; il saisit les deux petits bras et les lève énergiquement au-dessus de la tête, puis aussitôt les ramène vers la poitrine en appuyant fortement sur les côtes, de façon à introduire l'air dans les poumons puis l'en chasser, comme si elle respirait naturellement.

Jobic s'efforce d'imiter son père. Il remue tant qu'il peut les bras de la petite Naïck ; mais au bout de quelques minutes ses forces le trahissent visiblement.

Quant à Lomic, lui aussi s'est mis à l'œuvre, et, plus robuste que son frère, calque fidèlement ses mouvements sur ceux du père.

— Courage ! mes enfants, dit le brave homme, de l'énergie ! c'est au danger que l'on juge un homme. C'est très bien, Lomic, continue. Pour toi, mon petit Jobic, la tâche est trop forte : lâche les bras de ta sœur ; prends-lui la langue avec tes doigts, et tire dessus d'une bonne poussée en avant, ramène-la ensuite dans la bouche ; après cela recommence la même chose d'un mouvement le plus régulier possible, et sans aller plus vite que nous pour les bras.

Jobic, plein de zèle à pratiquer les tractions rythmées de la langue, que son père vient de lui indiquer, fourre le poing tout





entier dans la bouche de sa sœur, et prend la langue en tirant tellement fort qu'il est obligé de s'accrocher au nez de la patiente pour ne pas tomber à la renverse. Ce traitement énergique ne tarde pas à produire un effet salubre: Naïck commence à respirer faiblement, tousse, et bientôt ouvre les yeux.

Peu de temps après, Lilette en fait autant; après quelques gémissements et presque aussitôt, Mar-Jannick commence elle aussi à respirer. Les trois petites peu à peu reprennent leurs sens et se mettent finalement à pleurer bien fort. Incontinent les garçons les imitent; le père Brazidec aurait bien envie d'en faire autant, mais il se contente de mâchonner sa pipe en disant: « Si tout le monde pleure, ça va très bien ». Tant bien que mal, les uns traînant les autres, on rentre à la maison.

Maman Brazidec faillit mourir d'émotion en apprenant l'histoire du bain qui aurait pu se terminer de façon si tragique: elle jura sur la tête de ses enfants que pas un seul d'entre eux ne remettrait les pieds à l'eau sous aucun prétexte pendant toutes les vacances.

Lilette se sent la plus coupable par suite de sa témérité, ne souffle mot, toute confuse d'être sans cesse un sujet de tourment pour les



bons Brazidec. Elle a d'ailleurs un grand vide dans la tête, et pas une seule idée saugrenue ne vient à traverser son cerveau.

Les trois petites filles restèrent plusieurs jours à l'entour d'un grand feu que maman Brazidec entretenait sans relâche avec une énergie farouche, tellement elle avait la conviction qu'il fallait absolument faire évaporer toute l'humidité dont les trois noyées devaient se trouver imprégnées. Il faut croire que le système était bon, car les petites ne se ressentirent jamais de leur mauvais bain.

Au bout de peu de temps, Lilette reprit toute son activité ; et, comme il était absolument entendu qu'on ne devrait plus mettre les pieds à l'eau, la petite Parisienne dut faire un grand effort d'imagination pour trouver encore un jeu susceptible d'intéresser une jeune personne avide de nouveauté et d'émotion.

Les braves petits Brazidec proposèrent bien de creuser des tunnels dans le sable, d'y faire des trous ou d'énormes pâtés ; mais quelle banalité !

Du reste, Lilette avait déjà en vue un autre projet ; elle le dit sans retard, car elle n'a pas l'habitude de faire des mystères.

— Il me faut un de ces gros oiseaux qui viennent toujours manger les petits poissons sur les goémons ; il m'en faut absolument un pour mettre dans le bureau de mon papa.



— Vous ne savez pas, les petits : on va organiser une grande chasse.



— Une grande chasse! mais on n'a pas de fusil, et le père ne voudra sûrement pas nous prêter le sien fait remarquer Lomic.

— Que vous êtes bêtes! mes pauvres mioches, on fera la chasse par la ruse, comme les Indiens; et la ruse sera de prendre les oiseaux



avec le filet à crevettes. Tu comprends, Lomic, l'oiseau se pose, bien occupé à manger; alors, plof! on l'emprisonne dans le filet. Moi, j'ai souvent pris des papillons comme cela; et un oiseau, ce doit être encore plus facile, puisque c'est plus gros.

Malgré la ruse indienne et de patients efforts, les enfants ne parvinrent pas à prendre une seule mouette au filet, ces jolis oiseaux étant beaucoup trop vifs pour se laisser capturer.

Alors Lilette, qui ne se décourage pas pour si peu, songe à une autre partie de plaisir encore bien plus savante.

— C'est facile à voir que les oiseaux viennent ici chercher leur nourriture. Pour arriver à les capturer, il faut donc les prendre par la gourmandise, comme les souris. Je pense à une combinaison épatante. On va se déguiser en rochers couverts de goémons : vous allez voir ça; et puis j'aperçois d'ici toute la suite : on est forcé de réussir.

Les petits en *ick* ne demandent pas mieux que de réussir, et puis surtout de faire plaisir à Lilette qui est si gentille, si





aimante : aussi obéissent-ils bien vite, comme ils en ont l'habitude, à tous ses ordres qui sont nombreux et variés.

— Mon bon Lomic, il faut que tu me trouves des petits poissons : tu sais bien, quand tu plonges le bras dans les petits trous d'eau, parfois tu en trouves. Naïck t'aidera, elle tendra ses petits doigts pour attirer les poissons. Mar-Jannick, ma grande, et toi, petit père Jobic, vous allez m'aider à porter du goémon là où je vais vous indiquer. Il faut nous presser, mes petits, car maman nounou pourrait bien venir entraver nos projets ; et, comme c'est un jeu pas du tout dangereux, ce serait trop dommage.

— Ah ! voici Naïck qui revient déjà avec des poissons. Nous autres, pendant ce temps-là, nous allons commencer les pièges.

Il faut bien reconnaître que l'idée de Lilette est aussi ingénieuse que drôle.

Bientôt l'on vit, tout au bord de la mer, s'élever cinq petits monticules si bien recouverts d'algues et de goémon que c'est à peine si





l'on apercevait un tout petit bout de nez rose et des yeux malicieux : les enfants ainsi travestis figuraient à s'y méprendre de petits rochers quelconques couverts d'algues ; et Lilette n'avait pas oublié de mettre un appétissant poisson sur la tête de chacun des pièges vivants.

La consigne était celle-ci : Pas bouger, attendre les oiseaux, et, quand l'un d'eux viendrait se poser, l'attraper d'un mouvement vif de la main.

Justement, comme les monticules s'achevaient, la mer était au plus bas, ce qui est l'heure propice pour les oiseaux cherchant pitance.

Après quelques rires vite réprimés, les pièges ne bougent plus, et les enfants écoutent attentivement les oiseaux qui arrivent. C'est un joli bruit d'ailes très proche, car les mouettes et les cormorans sont attirés par les petits poissons si faciles à saisir, semble-t-il...

Déjà un effleurement d'ailes vient donner grande émotion aux enfants-pièges ; mais, fidèles à la consigne, ils veillent et s'apprêtent.

Aux innocents les mains pleines : voici cette pauvre Naïck qui sent un poids volumineux sur sa tête : elle y porte prestement ses mains qui saisissent deux







grosses pattes appartenant à un superbe albatros égaré sur la côte bretonne. Elle crie : — J'en tiens un, il est énorme. A mon secours ! c'est lui qui m'entraîne.

— Ne lâche pas surtout, dit vivement Lilette, ne lâche pour rien au monde : on va t'aider.

En même temps, elle et Mar-Jannick bondissent hors de leurs cachettes, et, en apercevant le superbe albatros, poussent de grands cris de triomphe et d'effroi. Mais voilà que l'albatros

entraîne Naick dans les airs. Mar-Jannick n'a que le temps de saisir sa sœur aux jambes, Lilette s'agrippe à Mar-Jannick qui commence, elle aussi, à s'envoler. Lomic accourt et s'accroche à la suite de ses sœurs, et Dieu sait vers quelles régions les enfants auraient été entraînés sans l'intervention du père Brazidec qui depuis un moment cherchait la troupe.

Le brave homme, après avoir d'un grand effort attiré à lui toute la grappe soulevée de terre, qui retombe alors péle-mêle, se livre à un corps à corps où il lui est nécessaire de déployer toute sa vigueur, car le superbe oiseau, son ennemi, avait bec et ongles

Finalement la victoire reste au loup de mer qui, dans la lutte, n'a même pas cassé son inséparable petite pipe. Une dernière torsion au cou de la victime, et l'oiseau de tempête s'affale bientôt sans vie sur le sable.

Le triomphe des enfants est donc complet, mais ils ne semblent pas en être d'abord





bien enthousiasmés. Que signifient toutes ces mines lamentables ?

Lomic se frotte le bas du dos, et n'avance qu'en boitillant.

Lilette semble se demander si son nez est bien toujours en place, et sa jambe gauche paraît également lui donner à réfléchir.

Mar-Jannick, sa longue figure tout aplatie, pleure silencieusement.

Naïck, qui est tombée de plus haut, en est encore à la période des trente-six chandelles et étoiles, et elle semble attachée au sol par un lien invisible.

Jobic, qui n'a pas pris part à l'envolée, n'en finit plus de se débrouiller des lianes dont Lilette l'a trop bien entouré.

Le père Brazidec ne peut s'empêcher de rire de la mine piteuse des triomphateurs trop rudement secoués : il examine un à un les écopés qui en seront quittes pour quelques contusions sans importance.

Pour cette fois, le retour à la maison est des plus glorieux : les enfants portent sur leur cinq paires d'épaules le superbe oiseau, conquête digne d'éloges ; mais maman Brazidec ne leur réserve encore qu'un accueil assez froid : car, vous pensez bien, des enfants qui s'envolent dans les airs, est-ce qu'on sait où ça peut bien mener ? ça n'est certes pas à encourager.

Quant à papa Brazidec, il se dit que, pour des gosses malins, on peut dire qu'en voilà de fameux ; et, dame ! une fois n'est pas coutume, il va se prêter à leur désir, en se livrant à un empaillage perfectionné de l'albatros.

— Vous voyez, les enfants : on commence par enlever toute la viande de l'animal, en lui faisant une large entaille du haut en bas ; puis on frotte la peau avec des herbes que je connais, pour empêcher la pourriture ; après cela, on met la dépouille un bon peu au soleil ;





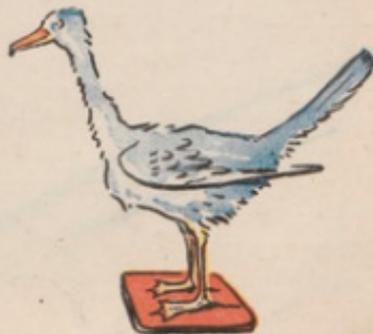
avant de recoudre, on ajoute encore de bonnes pincées de poivre, rapport aux mites qui aimeraient assez nicher dans ce plumage. Puis, quand j'ai recousu avec ma grande aiguille tout l'animal, j'y remplace tout ce que j'ai enlevé par une bonne quantité de paille bien sèche que j'y fourre jusqu'à ce qu'il n'en gonfle plus et qu'il redresse le cou comme vous le voyez maintenant.

L'œuvre est achevée; l'albatros a perdu toute sa souplesse onduleuse; on le croirait une énorme poule au cou démesuré.

Les enfants n'en restent pas moins en admiration devant cette raideur distinguée, et Lilette pense avec enthousiasme à la joie de son papa qui n'a certainement rien d'aussi curieux pour orner son bureau.

Les jours passent, et il est question du départ de Lilette. A force de supplications, la petite fille obtient de ses parents quelques jours en supplément; mais, malgré cela, on commence à pressentir le départ; et les bons petits en *ick* s'ingénient à trouver ou à confectionner des souvenirs pour leur chère petite amie.

Naïck et sa grande soeur





veillent chaque soir pour préparer leurs surprises. Naïck offrira des mitaines tricotées avec un beau dessin en petites raies vertes et rouges. Mar-Jannick s'est décidée pour un grand châle violet, c'est une couleur si seyante! puis elle le terminera par une belle dentelle jaune et bleue, ce qui sera plus engageant à l'œil.

Lomic s'enferme souvent pour mener à bien un joli bateau, car Lilette lui a parlé du bassin des Tuileries où il y a toute une flottille.

Le bon petit Jobic part de grand matin pour ramasser les plus jolis coquillages possibles; il y joint aussi une ample provision de pierres de toutes les nuances, des blanches, des rosées, d'autres nacrées.

Papa Brazidec ne quitte plus les enfants. Il ne manquerait plus maintenant que Lilette vienne à se casser bras ou jambes au moment du départ: cette petite fille, c'est un amour, bien entendu; mais elle a comme qui dirait le diable au corps.

— Mes petiots, pour aujourd'hui, si vous voulez m'accompagner, vous m'aidez à porter ma voile réparée au bateau, car, si le vent calmit, je sortirai à la nuit pour tâter un peu la merlue. Il y a grand vent, mes mioches; mais ça va vous secouer un peu la poussière. Vous me



direz si ce n'est pas trop lourd pour vous, toute cette toile ; tâchez de vous distribuer le fardeau.

— Mais non, mais non, ça ne pèse rien du tout ; et nous en porterions bien dix fois plus.

— Il y a tout de même un fameux vent de galerne ; j'ai bien envie de vous faire rentrer.

— Non, papa, ça ne nous gêne pas, le bon vent au contraire nous aide à porter la voile ; ça va tout seul.

Alors, suivez-moi de près. En nous dépêchant un peu, nous arriverons peut-être avant le grain qui s'annonce là-bas et qui me fait craindre quelque chose de sérieux.

Les enfants marchent en bon ordre et si vite que les plus petits ont peine à fournir d'aussi grandes enjambées ; mais, comme le père marche devant, il faut bien le suivre.

Brusquement, en approchant de la côte, la nuée s'assombrit ; un ouragan furieux s'élève : c'est le fameux grain annoncé tout à l'heure, qui arrive avec une vitesse incroyable.

Père Brazidec, qui est toujours en avant, y laisse du même coup



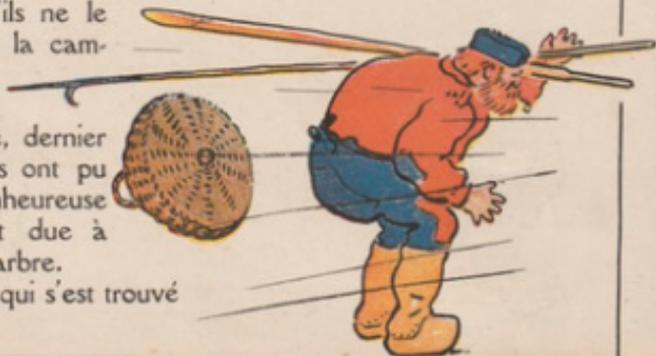


son bonnet, son panier et même sa pipe : voilà qui est grave. Tandis qu'il se met à la poursuite de ces différents objets, les enfants sont saisis par le grand tourbillon qui a pris les proportions d'un cyclone : les cheveux au vent, ils luttent de toutes leurs forces, et puis il s'agit de ne pas lâcher la voile du père. Quand on a une mission de confiance, il faut la mener jusqu'au bout ; mais, voilà, on a beau faire, le vent s'engouffre de plus en plus dans toute la toile.

— Il faut tout le temps se cramponner, conseille Lilette, qui ne redoute jamais le danger. Puis elle ajoute : — On est plus lourd que l'air, on ne pourra pas s'envoler.

Mais la science de Lilette ne tarde pas à être mise en défaut par toute la toile qui prend la rondeur et les proportions d'un ballon ; et, après quelques vains efforts, les enfants, tels des fétus de paille, font bientôt des bonds prodigieux qui les soulèvent de terre et les dirigent, beaucoup plus vite qu'ils ne le voudraient, du côté de la campagne. Quand, au bout de quelques minutes, leur aéroplane, dernier modèle, s'est arrêté, ils ont pu constater que leur bienheureuse panne libératrice était due à l'accrochage dans un arbre.

Il y a même Lomic qui s'est trouvé





tout en haut de cet arbre, et Mar-Jannick trop en bas. Lilette détient la meilleure situation, ce qui lui permet de dire : — Je crois que nous avons dû faire du cinquante à l'heure.

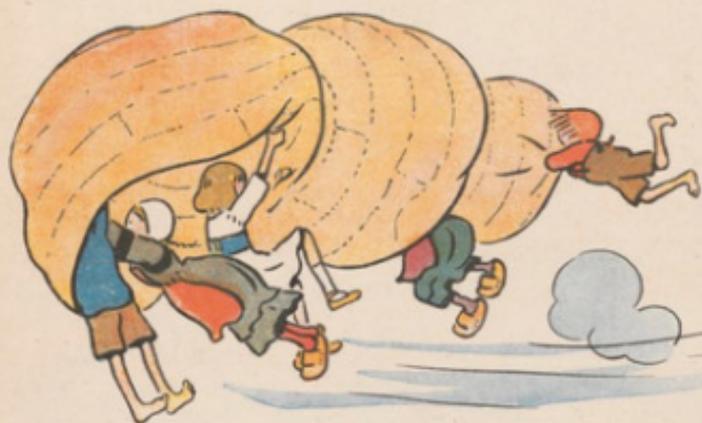
La course si rapide n'a sérieusement incommodé personne ; et toute la petite troupe peut regagner sans encombre la maison où maman Brazidec écoute le récit de cette nouvelle aventure, en levant bien haut les bras au ciel et en invoquant tous les saints de Bretagne.

Pour cette fois, il n'y a personne à gronder ; aussi, la maman nounou embrasse-t-elle tous les petits avec sa bonne grosse tendresse ; et la soirée se termine à la satisfaction générale autour d'une soupe au lard et d'une appétissante galette aux pruneaux, spécialité de maman Brazidec : voilà de quoi remettre des émotions les plus aériennes.

L'histoire de la voile fut la dernière aventure de Lilette à Craboville. Il fallait songer au départ, et la petite dut s'y préparer.

Dès le lendemain père Brazidec descendit la malle de Lilette, qui, depuis plus d'un mois, se trouvait dans un coin du grenier. Lilette en soulève vivement le couvercle pour commencer à y ranger ses affaires : mais voici que toute une nichée de lapins s'offre aux regards ébahis des enfants. Il est facile de comprendre qu'une brave mère lapine, voyant cette confortable maison, avait songé à y loger sa famille.

Lilette est dans le ravissement de cette bonne trouvaille ; et elle



déclare sérieusement qu'elle ne veut pas déranger les jolis petits lapins : si sa nounou veut bien les lui donner, elle va emporter toute la nichée à Paris. Ils seront très bien dans la grande malle ; et la petite fille se dispose déjà à faire un gros paquet de tous ses effets pour laisser toute la place aux lapins.

Maman Brazidec n'est pas de cet avis.

— Bien sûr, ma Lilette, tu vas emporter les petits lapins, puisque ça t'amuse ; mais on va les mettre dans une petite caisse à barreaux. Ils y seront bien mieux, et tes robes bien mieux aussi dans ta malle.





Lilette, aidée de ses amis, veut elle-même faire ses préparatifs ; elle tient surtout à mettre en bonne place au fond de sa grande caisse tous les souvenirs de Craboville.

Voici pour commencer les jolis cailloux et coquillages de Jobic, puis le bateau-sabot si bien réussi de son frère Lomic, les lainages des filles, puis mille choses bien intéressantes que vous ne pouvez vous imaginer : des morceaux de liège, du sable doré, des goémons qui servent très bien de baromètre, parce qu'ils sont tantôt humides, tantôt bien secs, selon le temps. Elle tient aussi absolument

à emporter une grande bouteille d'eau de mer. Dans sa cuvette, à Paris, ça pourra être bien amusant de jouer à la tempête.

Les petits Brazidec ne savent plus quels cadeaux faire à Lilette : ils voudraient qu'elle emporte tout ce qu'ils possèdent.

Au dernier moment, Mar-Jannick vient encore de se livrer à une course effrénée, afin de capturer les plus beaux poulets, toujours pour cette chère Lilette.





-- Tu vois, ma Lilette, la poule blanche te fera un œuf tous les jours, et le grand beau coq vert et rouge te réveillera tous les matins.

— Comme ça, tu penseras à nous, ajouteront tous les enfants, en s'essuyant les yeux.

— Bien sûr, mesmiches, je ne vous oublierai pas, et vous viendrez tous me voir à Paris; ça, je vous le promets, et on s'amusera encore beaucoup; vous verrez, ce n'est pas le même genre.

Petite Lilette, le cœur serré, reprit le chemin de Craboville-halte, emportant en elle un inoubliable souvenir de la belle côte bretonne et des chers Brazidec, parents et enfants, qui avaient été si bons, si complaisants pour elle.

